

L'INDUSTRIE HORLOGERE ET GENEVE

Une belle et profitable histoire d'amour



Mais tout d'abord, mes chers (ères) collègues, permettez-moi de vous présenter quelques grands acteurs qui ont contribué au renom et aux succès de l'horlogerie genevoise et de ses annexes.

Jacques-Barthélemy Vacheron, pour ses créations horlogères. Son grand-père, Jean-Marc, avait ouvert en 1755 une entreprise toujours existante au pied de la tour de l'Île et qui cultive sa mémoire unique en présentant, dans ses espaces intérieurs, différentes pièces historiques.



En 1819, Jacques-Barthélemy a le flair de s'associer à **François Constantin**, un homme d'une énergie incroyable et un génie commercial. Sa devise : « Fais mieux si possible, ce qui est toujours possible ».



Antoine Norbert de Patek et Jean Adrien Philippe : un autre couple célèbre, formé une génération plus tard. Ils unissent leurs talents complémentaires en 1844, commercial pour le premier et technique pour le second.

Jean-François Boute (1772-1837) : il a donné un grand essor à l'horlogerie genevoise et étendu sa renommée à l'étranger. Associé avec Moynier dont un des descendants fut le bâtisseur de la Croix-Rouge (Dunant en fut le créateur) et la convention de Genève



Georges-Auguste Leschot (1800-1884), le Léonard de Vinci de l'horlogerie. Inventeur de l'*échappement à ancre*, il a aussi fabriqué des outils permettant de modifier profondément les bases mêmes de la fabrication horlogère à Genève.

Mes chers (ères) collègues, s'il y a une seule date à retenir, c'est bien celle de 1886, lorsque le « Poinçon de Genève » a été institué.



Quelques années auparavant, en 1877, **Marc Thury**, professeur de physique, demandait aux horlogers de revenir à la fabrication manuelle, après les innovations du « *fâcheux novateur* » **Georges Leschot**. Une recommandation bienveillante à laquelle s'est adaptée avec maestria la haute horlogerie.

En fait, au début, ce furent tout d'abord les « *cadrons solaires* » et les « *méridiennes* » qui mesurèrent le temps. On peut en voir encore soigneusement « *relookés* », à Genève, comme à l'église Saint-Germain, à la rue des Granges, et dans bien des communes du canton, sur les façades des temples.



Puis vinrent les cloches qui furent les premières à diffuser l'heure. Tout le monde, enfin presque tous !, connaît le nom de cette bonne « *Clémence* », qui fut érigée en 1407 dans une des tours de notre cathédrale.

Survinrent enfin les horloges publiques. Une des plus anciennes encore en activité, est celle de la tour de l'Île, qui remonte à 1538. Aussi étrange que cela puisse paraître, les premières horloges, également installées au Molard et à Saint-Pierre, avaient mauvaise réputation.

- Et bien dis-donc, Renzo, pour la publicité cela devait être plutôt moche ? Hum ?
- C'est vrai, mon cher Ego. La raison, comme tu vas pouvoir le constater, en est pourtant simple !

Au début du XV^e siècle, on ne trouvait personne à Genève pour les « *racoustrer* », c'est-à-dire les réparer. En 1515 (rien à voir avec la bataille de Marignan !), un artisan venu de l'étranger, Antoine Guillermin, de Crépignat, facture 27 florins et 11 sols, la réparation de l'horloge de Saint-Pierre. Ces travaux d'entretien, à l'époque, étaient effectués en général par des serruriers.

Il est important, disons intéressant, de savoir que les débuts de l'horlogerie proprement dite à Genève sont très modestes un peu comme dans les grandes épopées ! On attribue à un certain Charles Cusin, originaire d'Autun, l'introduction de l'horlogerie dans la cité de Genève et ce, en 1574. Le personnage, hélas, eut une vie passablement mouvementée. Il avait la réputation de ne pas terminer ses travaux et de s'enfuir avec l'argent des commandes. La ville de Genève lui a néanmoins dédié une rue et une plaque, dans le quartier chaud des Pâquis.

Pourtant, une année auparavant, Genève comptait au moins seize personnes actives comme « *horrelogeurs* » affirme Antony Babel, dans *La Fabrique genevoise*, un ouvrage, truculent, et qui mériterait d'être réédité.

Mes, chers (ères) collègues, enfin ceux qui habitent à Genève, bien sûr, la prochaine fois que vous emprunterez la rue de la Croix-d'Or, dans les rues Basses, ayez une pensée pour les orfèvres qui donnèrent le jour aux premiers horlogers. Cette artère accueillait les ateliers des artisans de cette corporation dans les grands dômes qui couronnaient les immeubles, côté colline. Un art très ancien, dont la première mention genevoise remonte à 1290.

Par la suite, les premiers mouvements de montres furent insérés tout naturellement, pourrait-on dire, dans des boîtes qui sont de véritables objets d'orfèvrerie. Ils prenaient en somme la relève des croix et des calices désormais interdits, en 1566, par suite de la Réforme de Calvin. Une des montres genevoises parmi les plus anciennes, a même pris la forme d'une tête de mort. Signée Martin Duboule (1583-1639), elle figure dans les collections du Louvre.



Quant au plus vieil acte notarié, ayant trait à des horlogers, il date de 1556. Mais il faut aller jusqu'en 1564 pour trouver un autre acte certifiant que l'on construit et vend des montres à Genève.

Dès le début du XVII^e siècle, Genève part à la conquête du monde grâce à la bienfaisance de ses produits. En ce même siècle triomphant pour l'horlogerie genevoise, il est des familles à Genève qui arrivent à construire entièrement la montre et sa boîte, chaque membre ayant sa spécialité.

C'est le cas d'un certain Rousseau. Non pas Jean-Jacques, l'écrivain, mais son arrière-grand-père, Jean Rousseau (1609-1684) qui eut douze enfants ! Dont sept garçons qui travaillèrent tous dans la branche. David et Jacques furent horlogers ; Daniel et André orfèvres ; Noé, graveur et horloger ; Louis, lapidaire et faiseur de « *boîtes d'orloge* » ; il y a même un fils, Jacob, pour partir à Londres représenter la maison familiale. Une montre en forme de boîte en cristal, réalisée par le père, est visible au Metropolitan Museum de New York.

Une promenade dans le quartier de Saint-Gervais évoque encore le souvenir des « *cabinotiers* ». A condition de lever la tête.

Même s'il ne reste pas grand-chose de la vision de Théophile Gautier, qui, dans le livre *Italia*, se dit frappé par ce « pâté de baraques au bord du Rhône...Rien n'est d'aplomb, les étages avancent et reculent ». C'est pourtant dans de minuscules réduits, sous les combles, face à la lumière du nord, qu'ils travaillaient jusqu'à ce que la construction du quai des Bergues, en 1833, entraîne peu à peu leur disparition.

Très doués, moqueurs et goguenards, ils constituaient un monde à part, avaient soif de culture et affichaient des idées politiques avancées. Grâce au système du salaire aux pièces, ils prenaient le temps de vivre et faisaient des excursions à la campagne, même durant la semaine.

Aujourd'hui, une partie de ce monde a disparu du centre ville. Il faut désormais se rendre à Plan-les-Ouates, où ont élu domicile une bonne dizaine d'entreprises horlogères, à part Rolex, ayant encore des usines à la Jonction et à Chêne-bourg.

Amitiés. CARDINI Renzo

Il nous faut, tous tant que nous sommes, recevoir et apprendre, autant de ceux qui nous ont précédés que de ceux qui vivent avec nous.

Même le plus grand génie n'irait pas loin s'il voulait tout puiser uniquement dans son monde intérieur.

Goethe